

L'anachorèse au cours des temps (8)*

SYNTHÈSE

Récapitulation des données

Notre long parcours historique et théologique qui s'étale sur dix-sept siècles nous a permis de dégager les constituants essentiels de la pratique et d'une théologie spirituelle de l'anachorèse vécue par les moines chrétiens d'Orient et surtout d'Occident.

Depuis toujours, le moine est celui qui, pour répondre à un appel particulier et très spécifique de Dieu, *se retire* de la société des hommes. Cette anachorèse représente non seulement le premier pas *constitutif* de toute vocation monastique, mais sa véritable dynamique, quelles que soient ses diverses modalités selon les temps et les cultures. Fait massif et récurrent, l'anachorèse marque l'originalité de la voie monastique au sein de nombreuses manières de mettre en œuvre la grâce baptismale. Le moine, d'après l'étymologie la plus largement reconnue de son nom – *monos* –, est celui qui vit seul, « à part », pour chercher Dieu dans la retraite, le silence, l'ascèse, la prière et le travail ; et cela seul, avec quelques frères ou en communauté. Si l'anachorèse a d'abord été vécue sous le mode érémitique ou semi-érémitique, elle s'est fermement maintenue, mais sous d'autres formes dans la vie cénobitique.

Cette anachorèse n'est pas un phénomène spécifiquement chrétien, ni même religieux. Elle est le fait de tous ceux qui se sont mis en quête d'une réalité absolue, qu'elle soit philosophique, morale, esthétique ou scientifique. Elle correspond en effet à un besoin de *liberté* intérieure et extérieure, de désencombrement psychologique et spirituel, de consécration radicale à une fin précise bien que souvent inaccessible ici-bas dans sa plénitude. Pour ce faire, le propos d'anachorèse recourt à certains modes de vie : solitude, silence, paix, « loisir »,

* Les sept premières parties de cette étude ont été publiées dans *Collectanea Cisterciensia* 78 (2016), p. 374-394 ; 79 (2017), p. 17-45, 122-148, 253-266, 404-421 ; 80 (2018), p. 15-26 ; 152-177.

disponibilité mentale en vue de créer les conditions favorables à cette recherche. Il s'agit toujours d'une quête longue, persévérante, ardue, dans laquelle on s'engage intégralement, corps et âme, pour tâcher d'atteindre une réalité autre, un « autre espace » où l'homme pourrait trouver son accomplissement plénier. Peut-être est-il plus juste de dire que l'anachorète recherche ainsi une façon autre d'être au monde ou d'habiter ce monde autrement. On l'a vu, en effet, cette quête est inextricablement, pour celui qui s'y engage, celle de sa propre identité, qu'il ne peut trouver qu'en se perdant d'une façon ou d'une autre.

Mais s'il y a bien distance, séparation, solitude, il ne peut s'agir d'une fuite négatrice de ce monde-ci, ni de jugement, encore moins de mépris ou de rejet des hommes. Vécue sous ce seul mode, l'anachorète masquerait un désir malsain, et d'ailleurs parfaitement illusoire, d'échapper à sa condition humaine dans sa finitude. Inévitablement cela aboutirait à un isolement et à un repli mortifère sur soi, car ce serait une négation de ce qui constitue l'être humain : la relation.

L'anachorète des moines chrétiens procède d'une autre inspiration. Dans un premier temps, elle conduit effectivement l'individu à se séparer de ses proches, de son monde, de la société, mais, c'est là une pédagogie. En réalité, en quittant ce qu'il connaît, le moine se met en route, initie un parcours intérieur, dans la dynamique de son baptême. Ce pèlerinage doit le conduire à se retrouver, au terme, membre solidaire plus que jamais de ses frères en humanité, des hommes de sa génération, et ce, parce qu'il s'est perdu en Dieu, pour Dieu, en qui s'opère la communion universelle. En quête de l'essentiel, comment ne rejoindrait-il pas, en effet, tout homme dans sa recherche foncière, celle de son accomplissement, quel que soit le nom qu'on lui donne ? L'anachorète chrétienne, dans sa dynamique d'une solitude sans cesse cultivée, approfondie, purifiée, est tout le contraire d'un fatal isolement. En réalité, elle est chemin de guérison et de réconciliation dans le Christ, à travers son mystère pascal constamment actualisé :

Par la solitude, le moine est appelé à une nouvelle manière de vivre la présence universelle. La mort dans cette solitude est nécessaire à l'éclosion de ce mode de présence. C'est la manière propre au moine d'entrer dans le Mystère pascal¹.

On peut donc dire que l'anachorète constitue un itinéraire de conversion, d'abord extérieur, ascétique, social, pour y entraîner l'être intégral en toutes ses dimensions : intellectuelles, affectives, relationnelles, esthétiques même. Le moine est appelé à réaliser effectivement, dans l'espace et le temps, le renoncement au monde déjà réalisé et donc impliqué par son baptême. En réalité, à l'exemple de Grégoire

1. Jim CONLON, « Le moine en communion », *Collectanea Cisterciensia*, 38 (1976), p. 255.

de Nysse, il faudrait toujours associer, en un seul mouvement, l'anachorèse au renoncement², ce qui est inscrit et déjà initié dans le baptême. L'anachorèse n'a en effet d'autre visée que de réaliser effectivement et intégralement le mystère pascal semé, implanté comme un germe dans l'être du baptisé. Le moine, pour sa part, actualise ce mystère en suivant la démarche primordiale de sa vocation : « Fuis, tais-toi, recherche la paix³. » C'est pourquoi la profession monastique n'aurait aucun sens pour un non-baptisé et n'acquiert la plénitude de son sens qu'à la lumière du premier sacrement.

En ce sens, on l'a souvent dit, le moine est-il autre chose qu'un chrétien qui prend tout à fait au sérieux sa vocation de baptisé, de fils de Dieu, à travers les moyens spécifiques de sa vocation ? Comment ne pas citer ici ces fortes paroles que rapporte la poétesse Marie Noël :

Mon Père, incroyant, me disait : « Tu ne crois guère, les catholiques croient peu. Si je croyais à l'Eucharistie – Dieu sur terre, y penses-tu ? – Dieu ! – Rien d'autre ne me serait plus au monde. Seuls, les moines ont la foi. Seuls, ils sont logiques. Seuls, ils sont dans le vrai de leur vérité. »⁴

Loin de revendiquer une quelconque supériorité ou exclusivité de l'identité chrétienne, il faut voir dans ces paroles la reconnaissance d'une foi perçue comme un absolu, comme une nécessité qui s'impose à soi. C'est une vocation à laquelle on décide, librement, de répondre corps et âme, une logique sans appel, parce qu'elle est celle de l'amour. Il y a Dieu, cela doit suffire.

La tradition monastique a reconnu dans cette « retraite au désert » une condition indispensable de la fidélité la plus radicale à l'Évangile du Christ. Ce que tout candidat à la vie monastique ressent de façon de plus en plus pressante et prégnante comme un « instinct », une intuition de vie. Grégoire le Grand l'a admirablement exprimé dans la *Vie* de saint Benoît. D'abord, au moment où le jeune homme pose une première rupture dans son existence – en vue de « plaire à Dieu seul –, il quitte les milieux corrompus d'une Rome décadente, image de toutes nos lâchetés, mais aussi les projets, la situation que ses parents envisageaient pour lui ; il sort de la société. Puis, au moment où, laissant derrière lui sa nourrice, il s'enfonce dans la solitude, posant ainsi « une rupture instauratrice⁵ » avec tout son passé et une certaine

2. *Apotaxis* dans la terminologie de Grégoire de Nysse.

3. Ce sont les paroles bien connues de l'ange à Abba Arsène : « *Fuge, tace, quiesce.* »

4. MARIE NOËL, *Notes Intimes*, Paris, 1959, p. 146.

5. GRÉGOIRE LE GRAND, *Dialogues*, t. II (*Sources Chrétiennes* 260), Paris, Cerf, 1979, Livre II, *Prol.* ; 1, 1-3, p. 124-131. Cf. le commentaire de Frère MichaelDavide SEMERARO, *Trois figures féminines dans la vie de Saint Benoît (Vie Monastique 49)*, Abbaye de Bellefontaine, 2014, p. 28-29.

façon d'être au monde. Enfin, lorsque, après sa malheureuse expérience à la tête d'une communauté relâchée, on nous le montre « retournant au lieu de sa chère solitude où il habita avec lui-même sous le regard du Spectateur d'En Haut⁶ ».

Les trois stades de l'anachorèse

Dans cette dynamique qu'est l'anachorèse – mouvement de sortie en vue d'une quête –, on peut distinguer trois stades ou trois temps, mais au sens logique et non chronologique.

D'abord le stade *ascétique*. Le moine dans sa « retraite » reproduit l'exode d'Abraham et du Peuple élu en marche vers la Terre promise à travers le désert. Selon la promesse divine, dont l'anachorèse-renoncement n'est que le premier – mais indispensable – pas, le croyant est ainsi appelé à se libérer de son attachement pour ses proches, son milieu, ses projets humains légitimes. Démarche fondamentale que le Christ demande à tout disciple authentique : renoncer à soi-même, prendre sa croix et le suivre, jusqu'à perdre sa vie. On est bien dans le mouvement par lequel saint Augustin signifie la conversion. Si le péché originel (et ceux qui l'actualisent) consiste à se détourner de Dieu pour se tourner vers les créatures, la conversion suit le sens inverse de retournement vers Dieu :

Inhérente à la vie monastique, la séparation du monde est saine et féconde lorsque, s'attaquant au péché du monde que le moine porte en lui, elle soutient son effort vers la communication avec Dieu et la sainteté⁷.

Dans cette rupture des chaînes du péché s'opérera la nécessaire purification du désir foncier qui habite le cœur humain. L'exode baptismal concerne, de fait, tout croyant, mais le moine le traduit dans un exode physique, géographique et social de façon à l'imprimer progressivement à toutes les dimensions de son être. Il traduit ainsi dans les faits, dans son corps physique et social, la tension qu'a initiée l'Évangile vers la plénitude du Royaume. Sa présence-absence au monde sera définitivement marquée par le signe de la croix libératrice⁸.

Suit un « stade » *contemplatif*. Après le « fuis » et le « tais-toi » (de l'ange à Arsène) vient le « recherche la paix⁹ ». On l'a vu, toute

6. *Dialogues*, Livre II, 3.

7. Adalbert DE VOGÜÉ, *Commentaire spirituel de la Règle de Saint Benoît*, t. 7 (*Sources Chrétiennes* hors coll.) Paris, Cerf 1977, p. 371.

8. Cf. Jean-Baptiste METZ, *Pour une théologie du monde*, Paris, 1971, chap. 4 « La théologie du monde et l'ascèse » (p. 116-121).

9. Le texte original dit ici « recherche l'hésychia », cette paix provenant des passions maîtrisées.

contemplation exige un certain recul, une distance vis-à-vis de « l'objet » contemplé. Le « spectateur » se trouve ainsi libéré, dégagé, désencombré de toute attache personnelle avec son monde ou son milieu. La tradition monastique exprime cette étape d'abord comme un travail à faire « sur soi » : « être attentif à soi-même » (Antoine) ou encore, « habiter avec soi-même » (Benoît). Mais ce n'est là que l'envers d'une recherche de l'Autre qu'est Dieu et dont l'image demeure inscrite au plus intime de chacun, car si la ressemblance divine est perdue par le péché originel, elle peut toujours être retrouvée dans le Christ, image parfaite du Père. Conversion et contemplation constituent donc les deux temps d'une seule et même démarche : retourner à Dieu, dit le *Prologue* de la règle bénédictine. Le moine s'éloigne donc dans la solitude et le silence pour vivre dans le « repos », qui est tout à la fois silence, paix et repos d'une âme qui tend à s'affranchir de toute passion (*l'hèsychia*). Les moines médiévaux – on l'a vu – évoquent cet idéal contemplatif sous les vocables de « vacance », d'entière disponibilité, de saint loisir¹⁰, de grand sabbat, marquant ainsi l'anticipation des réalités eschatologiques déjà goûtées ici-bas. L'anachorèse est donc ordonnée à la vie théologale jusque dans son épanouissement contemplatif. Toutes les formes de vie monastique se retrouvent dans cette recherche de l'intimité de Dieu dans le Christ, sous des modalités diverses. Le moine veut pouvoir vivre à Dieu seul, s'entretenir avec lui, vivre sous le regard de « l'Éternel Attentif », contempler sa beauté en soi-même comme dans un miroir, selon une vision qui remonte à saint Paul.

Vient enfin *le stade de la réconciliation et du rayonnement*. On ne comprendrait rien à l'anachorèse monastique si l'on amputait sa dynamique et sa logique du fruit qu'elle doit porter. La tradition monastique a expérimenté dès les origines cet accomplissement de l'anachorèse-renoncement comme un temps de réconciliation avec soi-même, avec les créatures et les hommes, avec Dieu, cette dernière réconciliation étant en fait la condition de toutes les autres. C'est, en effet, dans la solitude du désert que l'homme laisse tomber tous ses masques et se retrouve lui-même dans sa véritable identité, celle de fils de Dieu, comme il en alla du Christ au désert¹¹. Il ne s'agit pas de la solitude en soi, bien sûr, mais de la solitude dans laquelle peut s'effectuer la lente et laborieuse purification du désir foncier de l'homme¹². Car, en réalité, comme nous l'avons vu tout au long de cette étude, « le chemin

10. *Vacatio ; otium sanctum, etc.*

11. Deux des trois demandes du Tentateur à Jésus commencent par : « Si tu es Fils de Dieu » (cf. Mt 4, 1-11 ; Lc 4, 1-13).

12. Cf. notre étude sur « Le jeûne dans la tradition monastique ancienne et aujourd'hui » *Collectanea Cisterciensia* 51 (1989), p. 42-78 ; 127-146 ; 219-240.

du désert est celui du désir, il doit finalement introduire l'homme à la vision de Dieu¹³ ». C'est alors que l'homme est en mesure de reconnaître aussi en l'autre son vrai visage et la véritable attente qui habite le monde en ses profondeurs, son désir foncier de Dieu, son unique avenir. L'anachorèse est, en ce sens, contestation de tout mensonge, de toute illusion et « distraction » de la seule Réalité essentielle. Si le moine se place délibérément en marge de la société, c'est dans l'intention d'approfondir, ou plutôt de mener à son terme par les moyens radicaux les plus appropriés, l'expérience, on oserait dire, l'aventure fondamentale de tout homme.

Voilà pourquoi on peut affirmer que le moine part au désert non pour fuir les hommes, mais pour les retrouver, en Dieu, autrement. La vraie séparation du monde ne peut être motivée que par l'amour du Christ. Elle se vérifie dans la capacité d'ouverture à tout homme reconnu comme le Christ, reçu en Lui, chez Lui. Un ermite devenu misanthrope serait la plus parfaite contradiction de l'anachorèse chrétienne. Depuis les origines, on constate au contraire, que tout en sauvegardant jalousement silence et solitude, ces hommes et ces femmes retirés ont cultivé, au contact intime et permanent du Dieu fait homme, un sens profond de l'homme, une authentique charité, une belle humanité¹⁴. Une sœur ermite va jusqu'à affirmer :

Le sommet de la lutte contemplative est une vie apostolique pleinement efficace parce que jaillie de la transfiguration en Christ [...] Ce reste de vie n'a plus de sens que comme une fécondité, un engendrement à la vie pour les hommes par la volonté du Père¹⁵.

Ainsi peut-on dire que le moine qui s'enfonce dans le désert, fût-ce aux abords d'une grande abbaye, est en quête de son propre mystère. Mais, en entrant jour après jour, dans la dynamique de son anachorèse, dans ce travail de dépouillement et de retour au centre, il découvre que son mystère ne fait qu'un avec celui de Dieu qui l'a appelé à la solitude. Dès lors, celui-là atteindra son plein accomplissement qui se perdra en Dieu pour se retrouver en Lui : « Celui qui s'est libéré de toute altérité et de toute créature, en cet homme, Dieu n'a aucunement besoin d'entrer, car Il est déjà en lui par son essence¹⁶. »

Or, c'est là, et là seulement, c'est-à-dire quand il sera entré pour sa part dans le mystère de Pâques, que le moine pourra assumer son

13. *Premiers frères chartreux, Des étincelles sur la neige*, textes choisis et présentés par Ph. Baud, Paris, Cerf, 1999, p. 34.

14. Cf. François de MUIZON, *Dans le secret des ermites d'aujourd'hui*, Montrouge, 2001, *passim*.

15. Une sœur ermite, *La lutte de la contemplation, la vie monastique au désert aujourd'hui*, Paris, Desclée de Brouwer, 1980, p. 204. L'auteure distingue, elle aussi, trois « étapes » dans la vie anachorétique (p. 185-204). « Apostolique » est bien sûr à prendre au sens large.

16. Maître ECKHART, *Sermons* 10, dans *Traité et sermons*, Paris 1942, p. 170.

ministère prophétique. Si, en effet, l'histoire de l'humanité n'est qu'un long exode, si le chrétien est celui qui vit consciemment et tend à assumer cet exode, jusque dans ses tâches et responsabilités humaines les plus incarnées, s'il vit constamment « en état d'exode », le moine a reçu mission d'incarner personnellement et concrètement cette tension eschatologique dans son humanité. N'est-ce pas ce que la tradition la plus ancienne a voulu signifier en parlant du vrai moine comme d'un « martyr de la patience ». Martyr, le moine l'est en raison de la passion qui l'habite et à laquelle il se livre, la passion pour le Royaume qui le traverse et le brûle. C'est ce qu'exprime si bellement cette hymne pour la solennité de saint Benoît : « Traduire en patience le désir du Royaume¹⁷. »

Par là même, le moine peut exercer une fonction réellement prophétique. Non seulement par sa recherche personnelle, mais par les options, les choix de vie, le comportement pratique devant les réalités socio-économiques, les évolutions culturelles qu'il assume dans la solitude ou en communauté.

N'est-ce pas là une manière actuelle et recevable, pour notre civilisation contemporaine, de rester signe du Royaume, comme l'a rappelé le concile Vatican II à propos des contemplatifs ? Sous cet aspect prophétique, notre vocation ne serait-elle pas de rappeler aux hommes de notre temps la dimension intégrale de leur humanité et l'horizon réel de leur existence terrestre ? Dans une civilisation occidentale tentée par la domination croissante de l'univers par les nouvelles technologies, par la production qu'alimente une consommation effrénée (en dépit de la lente prise de conscience écologique), le moine n'a-t-il pas à rappeler par sa seule présence qu'il n'y aura pas d'autre accomplissement pour l'homme que sa participation filiale à la souveraineté de Dieu, la communion fraternelle dans le respect et la sauvegarde de toute la Création ? Le moine se révèle ici le frère de tout homme en son exode ontologique.

Grâce à son recul, à sa retraite, la communauté monastique peut en effet témoigner d'une conscience du tout, conscience nécessairement plus symbolique, intuitive, contemplative, mais aussi plus « compréhensive » que la conscience unidimensionnelle, atrophiée, rationaliste dont souffre aujourd'hui notre monde.

Ainsi le moine participe-t-il effectivement à la transformation du monde. En fait, il y est entièrement engagé, mais à partir d'un centre qui est absolument transcendant à ce monde : le Christ ressuscité, en

17. Hymne CFC-CNPL, « Vivre à Dieu seul ».

qui il retrouve sa vocation, et à partir d'un au-delà qui correspond à son accomplissement¹⁸.

Quiconque s'enfonce dans l'anachorèse, au désert comme en communauté, ne peut manquer de percevoir, pour en vivre, cet étonnant mystère : « De quelque côté qu'on la regarde, la solitude chrétienne débouche sur une plénitude de communion, elle est toujours plurale : *solitudo pluralis*¹⁹. »

Au cœur de la solitude, l'anachorèse s'ouvre finalement sur la communion intégrale dans le Christ.

Pères Bénédictins

B.P. 3079

MG – 101 ANTANANARIVO

Christophe VUILLAUME, osb

18. Cf. Dom Odo BROOKE, « The monk and the World », *The Downside Review* 88 (1970), p. 150-159.

19. Dom André LOUF, « *Solitudo pluralis* », dans *Collectanea Cisterciensia* 38 (1976), p. 38 ; repris dans *Solitude et communion. La vie érémitique, un lien très fort d'unité entre les différentes confessions chrétiennes (Vie Monastique 28)*, Abbaye de Bellefontaine, 1992, p. 55.